



Patrick Maury

Il n'y a pas de réponse

Le météorologue d'Olivier Rolin
(*Le Seuil / Paulsen, 2014*)

La télévision réserve parfois de bonnes surprises. C'est ainsi qu'Arte a diffusé début août, *Solovki, la bibliothèque disparue*, un film documentaire remarquable de la cinéaste Élisabeth Kapnist et d'Olivier Rolin.

En 2010, suite à une invitation de l'université d'Arkhangelsk, Rolin découvre les îles Solovki, un archipel au milieu de la mer Blanche : ses paysages d'une rare beauté, son monastère-forteresse fondé au quinzième siècle, la gentillesse des gens, tout le bouleverse. « *Je ne me doutais pas que les premiers germes d'un livre étaient en train de se déposer en moi – mais c'est toujours comme ça, la chose se fait en douce* ».

Seulement les lieux ont une histoire et il apprend – « *chaque époque a son génie* » – qu'à partir de 1923 ce monastère allait devenir le premier camp de ce qu'on appellerait plus tard la *Direction centrale des camps* puis *L'Archipel du Goulag*.

De retour à Paris, il lit tous les livres qui traitent de cette histoire. Il y découvre qu'avait existé dans ce camp une bibliothèque de trente mille volumes provenant, directement ou indirectement, des détenus eux-mêmes ; nobles, artistes, intellectuels. C'est de là qu'est né en lui l'idée de faire un film.

En avril 2012, il retourne aux Solovki pour faire des repérages et y rencontre celle qui est « *une des mémoires de l'île* », Antonina Sotchina. C'est elle qui va lui montrer un album hors commerce édité « *par la fille d'un déporté à la mémoire de son père* », un certain Alexeï Féodossiévitch Vangengheim, météorologue de son état, déporté aux Solovki en 1934.

Cet album est constitué pour moitié des lettres adressées depuis le camp à sa petite fille Éléonora, « *qui n'avait pas quatre ans au moment de son arrestation* », et pour l'autre d'herbiers et de dessins « *à fin éducative* ».

Ému par tant de piété filiale de la part de celle qui n'a jamais revu son père et par un amour paternel qui a tenu bon jusqu'à la fin, Rolin a senti s'éveiller en lui « *l'idée d'écrire l'histoire de cet homme, une victime parmi des millions d'autres de la folie stalinienne* ».

Voici donc l'unique objet de ce livre ; raconter l'histoire, ordinaire à l'époque, d'un homme ordinaire, plein de bonne volonté, plutôt intelligent, très soucieux de faire progresser sa science afin de servir fièrement la patrie du socialisme. Mais l'enquête, car c'en est une, que Rolin va mener avec l'aide de la fondation *Mémorial* pour nous raconter cette vie brisée, nous dévoilera aussi, simultanément, la montée progressive vers la *Grande Terreur* des années 1937-1938 et ses innombrables victimes.

Alexeï Féodossiévitch Vangengheim est né en 1881 à Krapivno, un village d'Ukraine. Issu de la petite noblesse immigrée, son père est un *barine*, député à l'assemblée régionale. Il commence des études de mathématiques à l'université de Moscou dont il est renvoyé pour avoir participé à des troubles étudiants en 1901. C'est donc immédiatement le service militaire. À son retour, il reprend des études à l'Institut polytechnique de Kiev puis à l'Institut agricole de Moscou. Peu à peu, il se spécialise dans l'étude des variations climatiques et se retrouve mobilisé comme chef du service météo de la VIII^e armée pendant la guerre. Dès le début de la Révolution, il est propulsé agronome en chef de l'*oblast*. Au début des années trente, le voici nommé directeur du tout nouveau *Service hydro-météorologique unifié de l'URSS*. Il est membre du Parti, fréquente Gorki, Kroupskaïa, la veuve de Lénine, et bien d'autres huiles ; bref, il est devenu en quelque sorte un *apparatchik*.

En ces années 1932-1933, son avis est sollicité de toute part : il préside le Comité soviétique pour la seconde année polaire internationale et participe à l'organisation du vol stratostat *URSS-I*, qui est le début de la conquête spatiale par des ballons à hydrogène et par conséquent de la rivalité avec les États-Unis.

Alors, que s'est-t-il donc passé ce soir du 8 janvier 1934 pour qu'il n'aille pas au rendez-vous qu'il avait fixé à sa femme sous la colonnade du Bolchoï afin d'écouter *Sadko*, un opéra de Rimski-Korsakov ? Eh bien, c'est que ces messieurs du NKVD l'avaient arrêté et incarcéré dans une des cellules de leur quartier général, la sinistre Loubianka, où des milliers de gens ont été torturés, exécutés, expédiés au goulag.

Quel crime avait donc commis ce fonctionnaire modèle pour mériter un tel traitement ? Aucun. Mais depuis quelques temps déjà, les résultats économiques n'étaient pas bons pour la grande Union Soviétique – aussi bien les rendements agricoles qu'industriels. Tout cela ne pouvait venir que de la résistance sournoise des koulaks et autres saboteurs qu'on devait détruire sans pitié comme autant de comploteurs.

Il aura donc suffi qu'un de ses subordonnés rende compte dans un article d'une théorie développée par un savant suédois sur les variations climatiques comme de « *nouvelles idées* » pour que tout cela paraisse suspect : « *Comme si Marx-Engel-Lénine-Staline ne suffisaient pas, n'avaient pas réponse à tout !* »

Là est la faute originelle. Comment Vangengheim a-t-il pu laisser publier de telles insanités de propagande étrangère dans la revue du service hydro-météorologique ? Cela ne révèle-t-il pas l'existence d'un courant menchéviste au sein même du service ? Si l'on rajoute à cela qu'être « *fils de noble et frère d'un émigré* » fait de lui un suspect naturel, l'affaire est entendue.

Dès lors, les arrestations peuvent commencer. En un premier temps, la technique est au point, celle d'un proche collaborateur de Vangengheim qui ne manquera pas de le charger un maximum, légitimant ainsi celle de son supérieur.

À la Loubianka, la procédure se met en place : premier interrogatoire au bout de cinq jours, d'autres suivront, intimidation, fausses et vraies informations mêlées, menaces envers sa famille. Il semblerait que la torture, systématique dans les années de la *Grande Terreur* (1937-1938), se limite alors aux coups et aux humiliations. En un premier temps, Vangengheim réfute toutes les accusations, puis il finit par signer « *une*

longue et terrible confession », avant de se rétracter à nouveau, comme beaucoup l'on fait. Pour couronner cette sinistre parodie de justice, le verdict tombe : en vertu du trop fameux article 58 (on pense ici à Chalamov), Wangengheim est condamné à dix ans de camp de rééducation par le travail.

À l'entrée du camp, où il arrive le 10 juin 1934, un panneau attendait les relégués avec ce slogan : « *D'une main de fer, amenons de force l'humanité vers le bonheur* ». Tout est dit.

Dans ce goulag première formule, si j'ose dire, malgré le travail harassant, la maigre pitance, les coups, les exécutions, comme pour donner le change, il y a cette grande bibliothèque multilingue dont le « professeur Wangengheim » est le responsable de la section en langues étrangères. Il s'y donne aussi des concerts, on y enseigne, le « professeur » lui-même fait des conférences sur le climat qui sont très appréciées. Tout n'est donc pas si mauvais que ça et puis, dans son cas, c'est une erreur. D'ailleurs il va écrire à Staline qui lèvera très rapidement ce malentendu. « *Ma confiance dans le pouvoir soviétique n'est nullement ébranlée* », écrit-il à sa femme Varvara, mais il ne reçoit évidemment aucune réponse de Staline. Il écrit aussi à Iéjov, à Vychinski, deux des plus grands assassins de l'époque, en vain.

Rolin ne se permet pas de juger Wangenheim, mais il ne peut s'empêcher de se demander ce que signifie cette obstination absurde. Est-ce une stratégie très habile que de joindre dans une lettre à sa femme un petit portrait de Staline qu'il a réalisé avec des graviers de différentes couleurs ? Pour les protéger, elle et sa fille ? Un signe envoyé, via la censure, aux autorités prouvant combien il est un bon communiste ? Ou bien tout cela relève-t-il d'une naïveté qui frise la bêtise ? Il n'y a pas de réponse.

Mais les années passent et Wangenheim se sent de plus en plus seul. Le droit de visite lui a été refusé, sa foi vacille, et en janvier 1937, suite à une « reprise en main », il est chassé de la bibliothèque ; c'est le signal. Maintenant, les événements vont se précipiter.

Fin octobre, un convoi de onze cent seize hommes appareille sur un vieux rafiot, le *Travailleur de choc*, vers le continent. Le 3 novembre 1937, tous sont exécutés d'une balle dans la nuque et précipités dans des fosses communes, en pleine forêt, aux environs de Medvejégorsk : le massacre aura duré cinq jours.

Bien sûr, Wangenheim avait dit à sa femme de ne pas s'inquiéter si elle ne recevait plus de lettres pendant quelque temps. N'y tenant plus, en mai 1939, Varvara adresse une supplique à Béria et la réponse, terrible, ne tarde pas : « *Alexéi Wangenheim est vivant mais en 1937 son dossier a été réexaminé et il a été de nouveau condamné à dix ans, sans droit de correspondance, et transféré dans un camp éloigné dont on ne peut communiquer le nom* ».

Ce n'est que le 29 avril 1956 que Varvara Ivanovna, apprendra que « *son mari, arrêté vingt-deux ans plus tôt, dont elle est sans nouvelles depuis dix-neuf ans, n'a pas été condamné à dix ans supplémentaires, comme on le lui a dit, mais à mort* ». Cependant, la sinistre comédie administrative continue et, un an après lui avoir annoncé sa réhabilitation et la cause de sa mort, on avertit Varvara que Wangenheim est mort le 17 août 1942, d'une péritonite ! *Finita la comedia*.

Varvara Ivanovna mourra en 1977 sans connaître le lieu ni les circonstances exactes de la mort de son mari. Éléonora, sa fille, devenue une paléontologue renommée, membre de *Mémorial*, se défenestrea le 9 janvier 2012, le lendemain même de la date anniversaire de l'arrestation de son père.

« Ainsi finit, soixante-quatorze ans après sa mort, l'histoire du météorologue ».

On s'agacera peut-être des petites « Confessions » de Rolin à l'avant-dernier chapitre de son magnifique livre. Elles sont discrètes, mais disent et redisent l'inquiétude obsédante d'une génération qui ne pourra jamais savoir si elle aurait été à la hauteur de ses admirations présentes ; là aussi, il n'y a pas de réponse.

Aujourd'hui, sur un rocher, à l'entrée du site où plus de sept mille victimes reposent dans trois cent soixante fosses, cette seule inscription : *Lioudi, nié oubivaïtié droug drouga*, « Hommes, ne vous tuez pas les uns les autres. »